



REPORTAGE

# KURDISTAN, LE FOOT MALGRÉ DAECH

En première ligne contre l'État islamique dans le nord de l'Irak, les Kurdes conservent une indéfectible passion pour le ballon rond. À quelques kilomètres des combats, le foot professionnel est même toujours en activité.

PAR LAËTITIA GAUDIN - LE PUIL. PHOTOS YOUNES MOHAMMAD



# À SOULEIMANIYE, AU SUD-EST DU KURDISTAN IRAKIEN, A UNE HEURE DE ROUTE DU FRONT

**L** FAIT NUIT NOIRE. Depuis quelques heures, une tempête de sable balaie les montagnes encore vertes de Souleimaniye, ville d'un peu plus de 1,6 million d'habitants, au sud du Kurdistan irakien. Soudain, et pour une dizaine de minutes, des tirs d'armes à feu, des cris, des râles enthousiastes, le bruit prolongé des klaxons. La première ligne de front contre l'État islamique est à soixante-dix kilomètres, du côté de Kirkouk. À une heure de voiture à peine, sur l'échelle de la conduite irakienne, passage de check-points inclus. Faut-il s'inquiéter de cette agitation soudaine ?

Pour l'instant, non. La guerre modifie la géographie. La proximité, l'éloignement, la sécurité, le danger sont des indices relatifs et vite réversibles. Ce mardi 12 mai 2015, à 23h30, les soldats de l'EI et ce qu'ils charrient de malheur et de noirceur sont «loin». Les Kurdes ont la tête ailleurs, proche des étoiles du Barça, dont beaucoup ici sont des fans absolus. Dans les rues du centre-ville de Souleimaniye ils célèbrent alors en fanfare la défaite du rival, le Real Madrid, face à la Juventus Turin en demi-finale de la Ligue des champions...

Quelques jours plus tard, à l'ombre de l'imposant mûrier du café culturel de Souleimaniye, Bakhtiyar Assan, journaliste sportif à Kurdsat TV, nous raconte la passion excessive des Kurdes d'Irak pour le ballon rond. Et son impact sur leur humeur : «Les lendemains de match les perdants ne se montrent pas, ils se cachent ! Mercredi dernier, les supporters du Real ont boudé la cafétéria de Kurdsat. Mais jamais on ne se bagarre. On connaît trop la guerre. Le foot, c'est à part.» À ses côtés, Rizgar Mustafa, directeur de l'école française de Souleimaniye, ancien peshmerga (un combattant), se

souvent avoir toujours joué au ballon rond. Quand il était gosse, dans son quartier de Khabat («la lutte», en kurde), ou sur des terrains de fortune improvisés, en marge, pour tromper l'attention des milices de Saddam Hussein qui interdisaient les rassemblements aux Kurdes. «Un jour, on avait un match à Erbat. Les miliciens nous ont retrouvés. Ils tenaient une vache en laisse. Ils nous ont dit que comme elle, nous n'étions bons qu'à brouter l'herbe...»

Adolescent, dans les années 1970, Rizgar poussait la balle au parc Azadi, là où quelques années plus tard le dictateur irakien a érigé la «prison rouge», pour museler et torturer les opposants politiques et la résistance kurde. Puis, de 1986 à 1990, dans les montagnes, le football constitua pour lui et ses camarades un puissant exutoire entre deux

combats. L'occasion de se vider la tête et de revenir au temps de l'enfance. «Dans la vie de résistant, deux choses étaient importantes : les livres et les ballons. Gamins, nous étions une bande de 18 à nous amuser sur des terrains qui n'en étaient pas. Nous avons tous lutté. Onze sont morts au combat.» Été 2014, par l'intermédiaire d'une amie française qui a longtemps vécu en Espagne, Rizgar offre à Carlo Ancelotti, alors entraîneur du Real Madrid, une paire de «klash», les espadrilles traditionnelles kurdes réputées pour leur résistance. Sur son smartphone dernière génération, apparaît un Ancelotti tout sourire, souliers blancs de coton et de laine aux pieds. Au Kurdistan irakien, les bons souvenirs autour du football chassent les mauvais.



STÉPHANE JUNGERS



# À ERBIL, CAPITALE DU KURDISTAN IRAKIEN

**B**IENTÔT LE SOLEIL se couchera sur le stade Franso Hariri, route de Kirkouk, à Erbil. Le complexe sportif de la capitale du Kurdistan irakien collectionne les superlatifs. Avec une capacité d'accueil de 28 000 places, il serait l'un des plus beaux d'Irak, le plus vert et surtout le plus sûr. Un club féminin, le «Hawler Women Sport Club», y est même parfois admis désormais, mais sur le second terrain ou dans une salle annexe (pour les matches à 5 ou à 11). C'est peu mais c'est un progrès par rapport à une pratique mal vue autrefois (le foot féminin), dans une région où la place faite aux femmes demeure un autre combat. Mais le véritable hôte des lieux, ici, est le puissant Erbil Sport Club, quatre fois champion d'Irak (2007, 2008, 2009, 2012). Par comparaison avec d'autres stades dans le pays, toutes proportions gardées, le dispositif de vigilance pour encadrer les matches est modeste : une poignée d'hommes de la sécurité intérieure postés ici et là, en lisière de terrain, le kalachnikov en bandoulière. Après des années de résistance armée contre la dictature de Saddam Hussein, de guerre fratricide entre les partisans du Parti démocratique kurde (PDK) et ceux de l'Union

patriotique kurde (UPK), la région autonome est une bulle suspendue au-dessus d'un pays déchiré, théâtre de toutes les atrocités. Dix-sept heures trente, les joueurs d'Erbil arrivent en grappes inégales sur le terrain, pour l'entraînement. Le flegme dans les jambes, la décontraction dans le verbe, ils sortent de la salle de musculation. En bordure de terrain, enfoncé dans une chaise de jardin en plastique, l'imposant président de la Fédération kurde de football. Dans la

## UN CLUB FÉMININ EST PARFOIS ADMIS DANS L'ENCEINTE DU STADE D'ERBIL

30 mai, dans le centre-ville d'Erbil, les supporters du Barça regardent la finale de la Coupe du Roi contre l'Athletic Bilbao (3-1).





En 2012, les tribunes du stade Franso Hariri étaient pleines pour la finale de l'AFC Cup et les supporters de l'Erbil Sport Club brandissaient des pancartes « Le Kurdistan n'est pas l'Irak ». Cette année, l'équipe n'atteindra même pas les huitièmes de finale. Mais malgré la guerre et le marasme économique, les pros d'Erbil continuent à s'entraîner.



MARTIN LAFON

## LES SUPPORTERS ONT DÉSSERTÉ. LES UNS SONT DÉÇUS PAR LES RÉSULTATS ET LE FONT SAVOIR. LES AUTRES ONT REJOINT LES CASEMATES DES LIGNES DE FRONT

stature et la posture, on devine l'autorité. Safin Kanabi, ancien défenseur des années 1980-90, tient le ballon rond de la région autonome dans une main de fer, sans toujours la précaution du gant de velours. Les portes de la Fifa lui sont ouvertes, comme autrefois les oreilles de Joseph Blatter, son président démissionnaire. Au stade, dans son dos, au-dessus des gradins, la monumentale statue de Franso Hariri, main droite levée vers le ciel, lui fait de l'ombre. Le 18 février 2001, le gouverneur d'Erbil, un notable réformiste de la communauté chrétienne assyrienne, était assassiné par quatre bras armés de l'organisation terroriste Ansar al-Islam (les « partisans de l'islam » en arabe).

Dans quatre jours, le mercredi 13 mai, les joueurs du capitaine Louay Salah défendront leurs couleurs au Koweït, face à l'équipe d'Al-Qadisiya, en AFC Cup, la deuxième compétition de clubs en Asie (derrière la Ligue des champions d'Asie). Les hommes de l'entraîneur Hamed Salah, ancien international irakien, qui était sur le terrain pour les quatre titres nationaux d'Erbil, y obtiendront une victoire (2-1) méritante, mais insuffisante pour sortir de la phase de poules et se qualifier en huitièmes de finale. Une déception pour Erbil, qui avait été si proche du trophée l'an passé, battu en finale aux tirs au but (0-0, 2-4 aux t.a.b.) par ces mêmes Koweïtiens. En 2012, Erbil avait déjà disputé (et perdu) la finale, à domicile cette fois, devant des supporters transis de fierté. Ce sont les mêmes qui aujourd'hui boudent le stade. Les uns sont déçus par les résultats et le font savoir. Les autres ont rejoint les casemates des lignes de front.

La guerre a bouleversé l'équipe. Fin juillet 2014, Victor Manuel, Rubyato Borja et Jorji Gotor, les trois joueurs espagnols recrutés la saison précédente, ont rejoint leur péninsule lorsque les djihadistes de l'EI se sont emparés de la ville de Makhmour, à 50 kilomètres au sud-ouest d'Erbil.

Tout autant que la menace, c'est le marasme financier qui a poussé ces pros européens à s'en aller, après qu'ils eurent déjà accepté de finir la saison 2014 sans toucher leurs salaires. C'est que depuis un an et demi, le football professionnel kurde a du plomb dans l'aile. À Erbil, Dohouk, Kirkouk ou Souleimaniye, partout le même son de cloche : plus le sou pour payer les salaires et/ou les contrats, pour retenir les recrues étrangères et pour lorgner du côté de talents européens. Statu quo sine die, l'horizon du ballon rond au pays des éminences, à court et moyen terme, est aussi gris et bas qu'un ciel de tempête de sable. La principale raison de cet état d'indigence ?

Une dépendance financière quasi totale des clubs à l'endroit du gouvernement régional kurde (KRG), lequel se bat sur plusieurs fronts. Avant même de devoir s'engager contre Daech, l'autorité kurde avait dû sabrer dans les budgets, quand le pouvoir central irakien lui avait coupé les vivres. À l'origine, les libertés prises par le gouvernement régional kurde pour gérer directement le commerce du pétrole et échanger les pétrodollars avec la Turquie. Ce qui n'avait pas été du goût de Bagdad. En début d'année 2014, l'ancien premier ministre chiite d'Irak, Nouri al-Maliki (aujourd'hui vice-président de la République irakienne), avait fermé les robinets à la région autonome (17% de son budget global) et cessé de payer les fonctionnaires kurdes. Le KRG avait alors déjà commencé à tailler dans les budgets, quand il a dû se mobiliser sur le front d'une guerre onéreuse contre Daech. Depuis un an, les peshmergas défendent les frontières du Kurdistan irakien et même, au-delà, de nombreuses



L'équipe féminine d'Erbil a le droit de s'entraîner sur un terrain annexe du stade Franso Hariri.



## LES CLUBS KURDES DOIVENT FAIRE SANS L'ARGENT DE BAGDAD

viles et villages d'un Irak morcelé, un pays qui n'a pourtant jamais été dans leur cœur. Le 10 juin 2014, à Mossoul, face à l'incurie de l'armée irakienne puis sa débandade, les Kurdes ont pris les choses en main pour protéger les leurs mais aussi les populations traquées et massacrées par ceux qui ont fait allégeance au califat islamique. Effet boule de neige, le Kurdistan accueille aujourd'hui plus d'un million deux cent mille déplacés et réfugiés syriens. Et le chiffre ne cesse de croître. Les investisseurs étrangers qui, nombreux ces dernières années, étaient séduits par le « miracle kurde », ont eux pris la poudre d'escampette, aggravant la crise économique.

Sanday est nigérian. Ce joueur professionnel de 23 ans a été recruté l'année dernière par Kirkouk. Il veut rester mais le club n'est pas certain de pouvoir continuer à le payer

Dans ce tableau, le foot est passé au dernier rang des priorités. Au ministère régional de la Jeunesse et des Sports, même en poussant les portes sans rendez-vous préalable, il est facile de trouver un interlocuteur pour préciser la situation économique du football professionnel. Les couloirs du bâtiment de verre sont déserts. Les portes des trois étages s'ouvrent sur des bureaux vides. Sertip Fariq, « expert » à la direction générale des sports, reçoit derrière son bureau du dernier étage. Il interromp la partie de solitaire engagée sur son ordinateur pour confirmer : depuis le début de l'année 2015, les dirigeants sportifs kurdes doivent faire sans l'argent du gouvernement. Ou ne plus faire. « Les clubs comme Erbil ou Dohouk qui, ces dernières années, ont réalisé des investissements immobiliers et touchent mensuellement des loyers, s'en sortent toutefois mieux que les autres », précise-t-il. Safin Kanabi, le président de la Fédération, accuse le gouvernement central : « Bagdad se comporte sévèrement avec nous. La saison prochaine, si la sanction n'est pas levée, la situation va empirer. Le sport sans l'argent ça ne sert à rien. On s'est toujours bien comportés avec les équipes irakiennes que l'on a accueillies sur notre stade. Quand Erbil joue à Bagdad, les supporters nous sifflent, nous humilient. Cinquante pour cent de l'équipe est pourtant non kurde ! Aujourd'hui, si Daech est repoussé, s'il n'occupe pas l'ensemble de l'Irak, c'est grâce à nous. À personne d'autre... »

## À KIRKOUK, AU SUD DU KURDISTAN, A 20 KILOMETRES DU FRONT

**K**IRKOUK EST UNE VILLE d'environ 1,2 million d'habitants majoritairement peuplée de Kurdes (à plus de 70 %), même si on n'est pas ici officiellement dans la région autonome du Kurdistan irakien. La ville ainsi que la région du même nom qui l'entoure sont « disputées » depuis de nombreuses années entre le KRG, le gouvernement régional, et l'État irakien. Le rattachement est au moins acté dans les faits aujourd'hui, au regard du prix humain payé par les peshmergas pour la défense de la zone. Ici, la première ligne de front avec l'EI est à une vingtaine de kilomètres. Mi-juin 2014, les portes des commerces étaient fermées, les volets des maisons clos, les rues désertes. Une ville fantôme.

Onze mois plus tard, le mercredi 20 mai, la menace islamiste est toujours présente (des attentats-suicides sont régulièrement commis) mais la vie a repris ses droits. Au centre-ville, les klaxons effrénés des voitures aussi. La liesse est pourtant ailleurs. Le Kirkouk Football Club, 8<sup>e</sup> du Championnat kurde (le club participe à la fois à la Ligue régionale kurde et au Championnat irakien) a battu le second du classement, Dohouk (3-0). Une performance appréciée des supporters et des peshmergas postés aux quatre coins du stade. Au coup de sifflet final, la star c'est lui, Sanday, un joueur nigérian de 23 ans omniprésent sur le terrain, recruté la saison précédente avec un contrat de 10 000 dollars. Ses camarades le soulèvent, le chahutent, l'applaudissent. Ceux qui ont accès au gazon veulent leur selfie avec lui. Ils le savent, cet instantané est peut-être le dernier.

« The Tiger », c'est son surnom, pourrait ne pas être gardé. « Ici, tout le monde a envie qu'il reste. Mais nous ne sommes pas sûrs d'avoir l'argent pour renouveler son contrat », explique Rebwar Ameen, membre du club. Le jeune homme non plus n'a pas envie de partir : « Je suis un joueur professionnel. Si une meilleure proposition se présente, bien sûr, je ferai mes bagages. Mais ici, malgré la barrière de la langue, tout le monde prend soin de moi. J'ai gagné leur confiance. C'est fort... » Mais le danger, la menace ? Le joueur hausse les épaules. « En Irak ou au Nigéria, à n'importe quel moment, quand tu dors, quand tu marches dans la rue, tu peux mourir. Même Dieu, même terrorisme. On fait avec. »

Debout, avec ferveur, les différentes personnalités du club s'adressent à « leurs joueurs », assis en tailleur, scotchés à leurs mots : « Malgré les difficultés, Kirkouk est vivant, Kirkouk a la tête haute. Nous sommes fiers. Avec ce match gagné nous allons attirer l'attention du KRG. On

existe ! On va se réunir avec le gouverneur. L'argent va être versé. Vos efforts vont être récompensés. » Plus tard, au restaurant, le « capitaine Abdullah », l'entraîneur aux dimensions XXL du Kirkouk FC, posera les liasses de billets de 10 000 dinars (environ 9 dollars) sur la table. Assis devant son assiette de grillades, en bon (grand)-père de famille, il invite « ses joueurs » à venir retirer la « récompense » et à partager une chaleureuse accolade. L'ancien gardien d'Erbil est optimiste pour le football professionnel de son pays : ce jour-là, Safin Kanabi aurait discuté vingt-cinq minutes avec Joseph Blatter de l'intégration d'une équipe du Kurdistan, dans les éliminatoires de la prochaine Coupe d'Asie des nations, prévue en 2019 aux Émirats. Daech aurait-il été vaincu alors ? Ce n'est pas la question du jour. D'ici là, avec ou sans Blatter, ce que ces quelques hommes espèrent c'est que le Kurdistan sera indépendant et aura rejoint la Fifa. ■

Laëtitia Gaudin - Le Puil



Kirkouk vient de battre le deuxième du Championnat. Les dirigeants galvanisent l'équipe et promettent de nouvelles rentrées d'argent.

